

Mary Ellen Davis

Les chemins de la mémoire

Mary Ellen Davis

Numéro 219, mai-juin 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48541ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

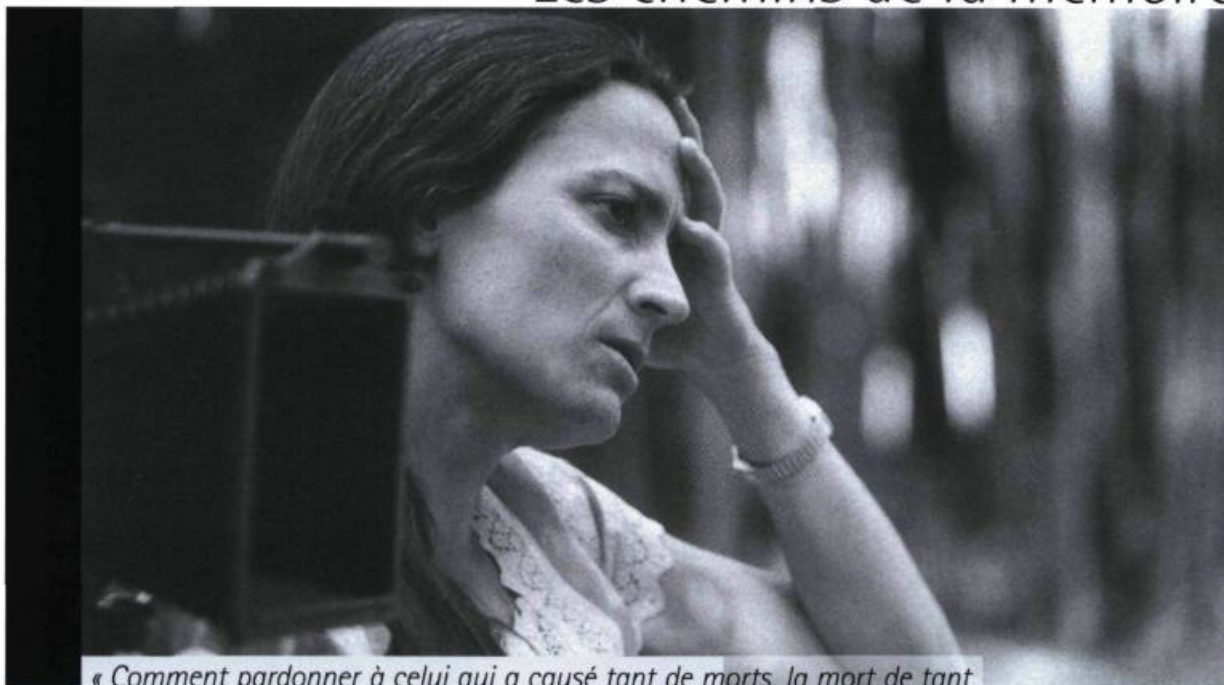
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Davis, M. E. (2002). Mary Ellen Davis : les chemins de la mémoire. *Séquences*, (219), 22-23.

Mary Ellen Davis

Les chemins de la mémoire



« Comment pardonner à celui qui a causé tant de morts, la mort de tant d'innocents, en particulier celle des enfants ? Le sang versé s'est transformé en grands fleuves. C'est le sang du peuple, notre sang, celui des Indiens, et il fera surgir la paix le jour où la justice se fera. »

Mateo Pablo

Le Pays hanté est mon troisième documentaire tourné au Guatemala : conclusion d'une trilogie ? Nouvel épisode d'un décalogue ? Qui sait ?... D'habitude, on tourne un documentaire unique dans cinq pays !... Que voulez-vous, le Guatemala est aussi magnifique que tragique, et je suis sous son sortilège... Ce pays hanté me hante ! Après un séjour chez les 24 diables (« Le Songe du diable », 1992), je traque maintenant une image qui symbolise la mémoire historique de ce pays : l'ange du photographe Daniel Hernandez-Salazar, désormais célèbre, qui rompt le silence sur les années de violence.

Cette fois-ci, il s'agit d'un parcours subjectif dans l'espace et le temps, une sorte de *road movie*. Ce n'est pas l'analyse d'une guerre ni la chronique d'un cas judiciaire. J'ai préféré adopter une écriture cinématographique, fluide, émotive, pour raconter cette sombre histoire. Ce qui en surgit est un témoignage troublant et une revendication de la mémoire.

Des survivants mayas se souviennent du jour où l'armée est entrée dans leur village. Des archéologues découvrent des vestiges : non pas les trésors d'anciennes civilisations, mais les ossements de villageois morts dans l'agonie. Un photographe pose son regard d'artiste sur cette réalité déconcertante. Une jeune étrangère fait acte de

présence et de solidarité. Voilà les moments recueillis dans ce documentaire. Aujourd'hui, on voit apparaître les séquelles de la guerre froide dans les cimetières clandestins : les restes d'hommes, de femmes et d'enfants de tous âges, avec des traces de mutilation, de torture...

L'histoire d'un massacre ? « Thème trop peu inusité », « *Not compelling* » : voilà les réponses obtenues de stations de télévision, lorsque j'essayais de les convaincre d'investir dans la production. C'était en 1999. Toutes les caméras étaient braquées sur le Kosovo, au seuil de l'Europe. Les communiqués sur les tueries au Sierra Leone restaient ignorés par les chefs de pupitre. Certaines victimes sont dignes d'attention, d'autres non. Et « certains projets sont voués à l'échec », m'a dit un producteur d'un ton définitif. Mateo Pablo, survivant maya du massacre de Petanac, qui vit maintenant à Montréal, a le teint trop cuivré pour apparaître au petit écran.

Mes documentaires ne répondent pas aux critères de la télé, ni en termes de sujet ni en termes de traitement. Les structures de financement en vigueur, loin d'encourager la production de documentaires d'auteur et de création, soutiennent la dictature des télévisions. La situation s'aggrave lorsque le sujet abordé n'est pas « une histoire d'icitte », et lorsque le point de vue est « politique » (comprendre : « biaisé, pas assez objectif »).

Certains s'attendent à ce que tout sujet « étranger » soit traité en format reportage, et tout film sur la mémoire comporte un cours d'histoire. Les documentaires tournés au Québec doivent-ils toujours évoquer Duplessis ? Le microcosme « Guatemala » est-il plus impénétrable que le nôtre ? Je trouve qu'on peut étouffer un propos à force de l'expliquer. Le réel, et l'art aussi, nous interpellent : la logique est prise d'assaut, les questions se bousculent, et parfois, l'horreur dépasse l'entendement. Pourquoi, mais pourquoi ? L'indignation est légitime...

Par ailleurs, mes œuvres sont loin d'être « manifestement canadiennes », sauf par la vertu de ma nationalité et celle de la plupart de mes collaborateurs. J'évite l'ethnocentrisme, alors que les télé préfèrent acheter les documentaires où, tel un Grand Explorateur, le réalisateur raconte son voyage dans le sud (« moi, je... »), ou une histoire de Canadien blanc ayant vécu à l'étranger, afin de ne pas « désorienter » le public.

Je préfère donner la parole aux « vaincus », aux « sans voix », à ceux qui résistent. J'aime la richesse de leur subjectivité, et même

l'éloquence de leur silence. Si j'ai choisi d'offrir peu de détails historiques, c'est pour souligner justement le caractère universel de leurs propos, de leurs états d'âme : le deuil, la douleur, la révolte. C'est l'histoire non pas d'« une » guerre mais de « toutes » les guerres, à travers le récit des survivants. Cela se passe dans les Amériques, mais aussi en Afrique, en Asie, en Europe...

Une jeune étudiante nous félicite. « C'est rare qu'un documentaire me touche si profondément. Réussir à toucher l'intellect et l'émotion, je trouve que c'est rare et précieux. » Une femme mexicaine : « C'est très beau, mais c'est aussi très douloureux. C'est ce que nous avons vécu en Amérique latine. » Un reporter de la radio : « Vous avez réussi à associer l'horreur et la beauté. » Un activiste maya du Chiapas : « Merci pour cette vidéo. Nous devons aussi déterrer la parole de nos ancêtres, de nos frères, de nos morts qui se sont tus, afin que nous apprenions à parler. Ce chemin de pluie et de boue, avec ses moments de joie — celui que vous avez parcouru —, c'est aussi le nôtre. »

Mary Ellen Davis

photo: Daniel Hernandez-Salazar



À DÉCOUVRIR...

Le Pays Hanté

Regards croisés

Une des images qui restent de cet émouvant documentaire de Mary Ellen Davis est celle des trois anges, photographies de Daniel Hernandez-Salazar où les omoplates d'humains servent d'ailes à ces êtres ailés, témoins immémoriaux des sévices entre nos semblables. Ces photos d'anges placardées sur les murs de Ciudad Guatemala réveillent des passions, des remords même, puisqu'elles sont lacérées par ceux dont elles dénoncent l'action. Mary Ellen Davis, en montrant le travail de cet artiste, ajoute au regard du Néo-Québécois Mateo Pablo, qui revient après 17 ans dans son village détruit de Petanac pour regarder les fouilles des archéologues et médecins légistes qui exhument les corps de ses parents et amis massacrés en 1982. Mateo peut ainsi accomplir son travail de deuil en les inhumant selon des rites ancestraux. La caméra de Guillermo Escalón scrute les visages, nous implique dans ces témoignages et nous devenons des accompagnateurs de Mateo comme cette Sarah Baillargeon, venue du Québec pour mieux comprendre ce que cette guerre

civile a saccagé. Mary Ellen Davis, en multipliant les regards, les points de vue, fait œuvre nécessaire et utile sur la reconquête de la justice dans ce pays d'Amérique centrale et on est étonné d'apprendre que Téléfilm Canada, en ces temps de négociations pour la ZLÉA (Zone de libre échange des Amériques), n'a pas financé la production de ce film qui pourtant participe aux échanges sur les droits à la libre parole et à la vie en sécurité.

« L'œil était dans la tombe et regardait Caïn », dit le poème de Victor Hugo. Au Guatemala et partout là où sont violés les droits de l'homme, des anges regardent et des personnes témoignent. ❧

Luc Chaput

Canada [Québec]/Guatemala 2001, 74 minutes — Réal. : Mary Ellen Davis — Scén. : Mary Ellen Davis, Guillermo Escalón, Mateo Pablo, Daniel Hernandez-Salazar — Photo : Guillermo Escalón — Avec : Mateo Pablo, Daniel Hernandez-Salazar, Sarah Baillargeon, Gabriela Santos — Dist. : Cinéma Libre.